



FONDATION CLÉMENT

DOSSIER DE PRESSE

JONONE

L'EMPIRE DES SIGNATURES

DIRECTRICE ARTISTIQUE : JACQUELINE RABOUAN

EXPOSITION

DU 10 NOVEMBRE 2017 AU 1^{ER} JANVIER 2018

LE FRANÇOIS, MARTINIQUE

SOMMAIRE

5	PRÉAMBULE - TEXTE D'ALICE CAZAUX
6	<i>L'EMPIRE DES SIGNATURES</i> - TEXTE D'HUGO VITRANI
9	5 QUESTIONS À JONONE PAR HUGO VITRANI
12	BIOGRAPHIE DE JONONE
14	LISTE DES OEUVRES
16	LA FONDATION CLÉMENT
17	VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

JONONE

L'EMPIRE DES SIGNATURES

DIRECTRICE ARTISTIQUE : JACQUELINE RABOUAN

EXPOSITION

DU 10 NOVEMBRE 2017 AU 1^{ER} JANVIER 2018

LE FRANÇOIS, MARTINIQUE



Throwing Codes In Da Air, 2016
142 x 205 cm, acrylique sur toile

Préambule ***Texte d'Alice Cazaux***

John Perello, mieux connu sous le nom de JonOne, est l'un des précurseurs du street art en France. Né à Harlem (New York) en 1963, de parents Dominicains, il vit à Paris depuis bientôt trente ans. Ce qui le caractérise : sa signature JONONE en all over, sur toute la surface de la toile. Très remarqué lors de l'exposition *Né dans la rue* à la Fondation Cartier (Paris, 2009), son travail plonge ses racines dans la peinture gestuelle de l'abstract painting américain et le vocabulaire pictural du tag. En résulte ce croisement singulier, qui se manifeste comme une signature tribale.

JonOne s'inscrit dans une pratique mature sans pour autant oublier ses origines : il se définit comme un peintre abstrait, qui utilise les codes graphiques de la rue. Mais lorsqu'on l'interroge sur ses liens avec Keith Haring et Jean-Michel Basquiat, il leur préfère aujourd'hui une filiation avec Raymond Hains, Jacques Villégé, Christopher Wool ou Ben.

Cette exposition à la Fondation Clément est le fruit d'un retour sur les terres caribéennes qui ont vu naître ses parents. Elle permettra un regard rétrospectif sur son travail, depuis les premières toiles de l'Hôpital éphémère jusqu'aux dernières œuvres, en volume ou à l'huile, d'où se dessine l'aboutissement d'un parcours artistique plein de mouvement.

L'empire des signatures
Texte d'Hugo Vitrani

«As time went on, I realized that an artist's name was a large part of what it meant to be an artist.»

Josh Smith

Depuis le surgissement de l'art pariétal dans l'obscurité des grottes et des étoiles, exécuté sous tension, l'Homme est né tagueur. Des gravures qui lacèrent le paysage de Pompéï jusqu'aux données de nos adresses IP qui identifient nos identités numériques en passant par les signatures des militaires de Charles Quint, le personnage «Kilroy» et son gros nez peint par les G.I américains, les écritures NICOLA gravées par Restif de la Bretonne sur les pierres de Paris, celles des fous et des prisonniers, celles des hobos qui traçaient leurs *monikers* - ces écritures vagabondes et autobiographiques - dans les entrailles des mécaniques des trains de marchandises, celles du *cholo graffiti* qui marquaient les territoires chicanos dans les *barrios* de Los Angeles, ou encore celles des touristes qui ne cessent de défigurer oeuvres, ruines antiques, cactus et autres surfaces anonymes, l'Homme écrit son nom pour s'opposer au temps. Alors la signature devient autoportrait.

Au pied du mur, on retrouve le dessinateur et le satyre, pour paraphraser Robert Desnos. Le mur n'est pas une surface innocente. Il appartient « aux « demeurés », aux « inadaptés », aux « révoltés », aux « simples », à tous ceux qui ont le cœur gros. Il est le tableau noir de l'école buissonnière. », écrivait Brassai, photographe français d'origine hongroise qui a photographié les graffitis de Paris dès 1930, incitant le public à développer l'état sauvage de l'oeil, pour mettre à mal l'idée même des Beaux Arts. Il ajoutait : « Graver son nom, son amour, une date, sur le mur d'un édifice, ce « vandalisme » ne s'expliquerait pas par le seul besoin de destruction. J'y vois plutôt l'instinct de survie de tous ceux qui ne peuvent dresser pyramides et cathédrales pour laisser leur nom à la postérité. » C'est cet instinct de survie et cette soif de liberté hors-la-loi qui motiva les pionniers du graffiti new yorkais à la fin des années 1970, à évangéliser le métro et les murs de la ville avec une nouvelle croyance : la « religion du nom » qui imprègne encore aujourd'hui les peintures-punitions de JonOne.

Entre deux exercices de corde à sauter pour préparer un match de boxe amical dans son atelier devenu ring, JonOne - peintre boxeur qui frappe ses toiles avec la couleur - explique : « Ma peinture est corporelle, dans l'action : il y a du punch. C'est lié à l'énergie des couleurs que je voyais

sur les trains peints à New York, comme le surgissement d'un flash de peinture dans la ville. Dans les années 1980, le métro était comme un musée qui traversait la ville. Mon style est lié à ce mouvement et à la vitesse de la peinture. J'aime que les gens soient déstabilisés et déséquilibrés devant mes tableaux. En peignant, je crache la rage qu'il y a en moi. »

La rage de la rue, de la peinture (de l'expressionnisme abstrait au graffiti dans sa version la moins populaire : le tag), des origines (le mystérieux Saint-Domingue, l'Amérique des années crack, le Paris alternatif des années 1990). Depuis les années 1980, l'artiste s'est émancipé des canons classiques du graffiti pour se tourner vers l'abstraction. Même lorsqu'il sature ses tableaux de tags peints désormais à l'huile - jouant ainsi avec les notions de haut et de bas - JonOne convoque l'énergie hardcore qui lui vient du vandalisme.



No Conditions, 2015

220 x 120 cm, acrylique et huile sur toile



Blue Mountain, 2017
190 x 410 cm, acrylique sur toile

Il affirme : « *Ce n'est pas ce qui est écrit qui est important dans mon travail : l'écriture, les lettres, c'est un prétexte pour pouvoir passer à une autre étape, la lumière, la couleur, l'énergie, le mouvement du corps. Derrière mon nom on retrouve mon passé, mon présent et mon futur.* »

Titien, Poussin, Picasso, RMUTT1917, O'clock : ces noms sont aussi des signatures. Dans son essai « Graffitis - inscrire son nom à Rome », Charlotte Guichard analyse : « *Apposer son nom sur la toile est une pratique qui se développe à partir de la Renaissance, et qui devient courante, presque conventionnelle, à la fin du XVIII^e siècle. La signature trouve désormais sa place en bas du tableau, en lettres cursives, valorisant le nom de l'artiste et sa présence sur la toile : est-ce la même chose de signer hors du cadre, sur un mur, près d'une fresque admirée ou dans des ruines antiques ? Depuis Vasari, à l'époque moderne, le nom propre de l'artiste a été investi d'une valeur poétique, historique et économique; il est aussi la marque de l'auteur et de l'authenticité.* » Là où un artiste comme Josh Smith impose ses « name-paintings » en tableaux XXL, peignant et répétant son nom en éradiquant tout style dans ses lettres, les signatures de JonOne sont stylisées - maîtrise du handstyle oblige - et superposées au point de devenir abstraites, devenant des fragments d'énergie, de gestes marqués par l'authenticité du parcours de l'artiste qui a eu pour école d'art le tourbillon underground et New Yorkais des années 1980.

Une époque où la peinture de rue secouait l'histoire de l'art, et dont voici un témoignage écrit par Norman Mailer et publié dans la revue Esquire en mai 1974 : « *ce mouvement*

n'était pas tellement destiné à recouvrir le monde mais c'était plutôt l'excroissance d'une excroissance. La population des taudis, glacée d'un côté par la morne tristesse de l'architecture moderne, et décervelée d'un autre côté par les hommes politiques dont l'égo est une vertu - Je suis ici pour aider la nation -, intoxiquée par les grands beaux chiffres des scores sur les terrains de football, et par le coup de fouet des lettres capitales des emballages publicitaires, et prise aux tripes par le son du rock et du soul qui déchire le vaudou du firmament avec le cri perçant des entrailles du chanteur qui s'enroule comme des lettres de néon dans la lumière bleue et satanique, oui toute l'excroissance des autoroutes et les pays des merveilles fluorescents de chaque panneau publicitaire pour Las Vegas qui crépite dans la nuit du New Jersey et de l'Iowa, tous les efforts idiots pour apprendre l'orthographe qui vous tordent l'estomac, il y avait tout cela dans les graffitis, toutes les agressions de la psyché tandis que les métros passaient dans un bruit de ferraille. Ce mouvement avait peut-être la simple intention de prendre quelques-unes des excroissances laissées là et de les faire disparaître du monde en les peignant, ce n'était peut-être qu'une forme de thérapie de groupe faisant preuve d'élégance devant la nécessité d'évacuer le gâchis, ce mouvement ne songea peut-être jamais à couvrir de peinture le vide absolu du monde moderne mais les autorités réagirent comme si la ville avait davantage à redouter des graffitis que de la drogue et leur déclara une guerre implacable, utilisant à fond tous les désherbants légaux et psychologiques jusqu'à ce que les graffitis de New York soient défoliés, cicatrisés, vietnamisés.»



Stay Down Come Up, 2017
165 x 207 cm, acrylique sur toile

Artiste du « Tout-Monde », les tableaux de JonOne étirent les origines et le temps : des prémices du Hip Hop new yorkais et du « Subway Art » au renouveau du mouvement à Paris notamment au coeur du terrain légendaire de Stalingrad, des murs à la toile, de son premier atelier au squat de l'Hôpital Ephémère où agnès b. l'avait découvert à celui qu'il occupe désormais aux Lilas... Hors-cadre, toujours en mouvement et les mains sales, JonOne compose ses peintures en freestyle. Il projette sa peinture pour qu'elle devienne matière (parfois rugueuse comme un mur en ruine) et mixe les couleurs pour obtenir de nouvelles vibrations lumineuses. Alors derrière ses peintures exposées à la Fondation Clément qui présente une rétrospective de l'artiste, on retrouve ce fameux « I was here », manifeste des graffitis anonymes du monde. « J'étais là » : un cri teinté aux couleurs fauves de la nuit et craché à notre visage, mais que John Andrew Perello conjugue depuis 30 ans au présent.

5 questions à JonOne Par Hugo Vitrani

Hugo Vitrani : Tu as très tôt su faire le lien entre la rue et l'atelier, les amendes et les galeries, le commissariat de police et l'institution. Complice historique des artistes qui inscrivaient la rue dans l'histoire de l'art, agnès b t'a très tôt soutenu. Qu'est-ce qui a changé depuis votre rencontre dans les années 1980, époque où ta génération était majoritairement ignorée par les galeries et les institutions ?

JonOne : Quand je pense à Agnès et ce parcours qu'on a eu ensemble, je pense à tous ces nouveaux galeristes et ces prétendus experts qui disent me connaître mais que je ne connais pas : ils sont apparus bien après les nombreuses expositions organisées par Agnès. En France, tout a commencé avec elle dans les années 1980, alors que le milieu de l'art nous snobait. Agnès n'a jamais fait de distinction : elle organisait des fêtes chez elle aux Tuileries avec les BBC, Futura, A-One, Moze, elle nous mixait avec d'autres artistes et amis parfois plus connus. Il y avait des africains qui jouaient de la musique, parfois Cello (*Vincent Segal, ndla*) jouait de la musique classique... Agnès a impulsé et imposé ce mélange des cultures que l'on a ensuite retrouvé avec la génération Nova. En 1995, elle nous avait même fait peindre rue Dieu avec Futura, les BBC, Mode2 pour les Rolling Stones ! Nous les avons rencontrés puis nous étions ensuite allés les voir en concert le soir même pour leur tournée « Voodoo Lounge ». À part Agnès très peu de gens nous soutenaient.

Puis tout a changé avec l'exposition « Graffs » de 2001 à la galerie du jour. Il y avait André, Space Invader, Zevs, Mist, les BBC, les Os Gemeos, Fafi, Jack 2, Moze, O'clock... C'était une expo que l'on attendait depuis longtemps : il n'y en avait jamais eu d'aussi forte à Paris ! Mais c'était à la fois le début et la fin d'une époque : André a commencé à faire son business dans le monde de la Nuit, Zevs est parti vivre en Allemagne, Invader a explosé, une nouvelle génération d'artistes comme JR est arrivée,



Sans titre, 2017
250 x 180 x 2 cm, bois teinté

A.One est mort... L'innocence que l'on avait dans la peinture, l'esprit de partage qui nous animait était terminé. Je pense souvent à ce soir de 2001, c'était l'un des plus beaux vernissages que j'ai vu à Paris. Tout le milieu du Graffiti s'était retrouvé rue Quincampoix, il y avait eu quelques embrouilles dont les TPK qui avaient planté un couteau dans un genou. Aujourd'hui, même eux font des projets en galerie ou dans le tatouage, beaucoup de galeries veulent se lancer dans cette mode labélisée « Street Art » et les institutions commencent à s'intéresser plus sérieusement à notre histoire : je suis certain que tout s'est déclenché avec cette exposition. Depuis, les règles du jeu sont différentes, tu ne peux plus te contenter de peindre le métro ou les terrains vagues comme dans les années 1980. Tout le monde se bat de manière individualiste en essayant de placer sa toile au bon endroit ou en enchaînant des muraux légaux dans la ville comme pour placer au meilleur endroit sa carte de visite.

Ta peinture métissée prend une nouvelle teinte une fois présentée sur les terres martiniquaises marquées par la pensée du poète et philosophe Edouard Glissant. On y retrouve la rue, tes origines mais aussi tes croyances. Ton atelier est plein d'objets religieux, de souvenirs... Es-tu un artiste du «Tout-Monde» ?

Quand je vois où je suis aujourd'hui et où j'aurais dû me retrouver vu mon passé, je vois ma vie comme un miracle. C'est comme si j'avais triché avec ma destinée. C'est une des raisons pour laquelle j'ai autant d'objets religieux dans mon atelier. Je suis un Voodoo ! C'est lié aussi à mes origines dominicaines. Je suis incapable de te dire qui est mon grand père. Je peux te parler de mon père, ma mère, mes oncles, mais le reste je ne sais pas. Saint Domingue, c'est la pauvreté. Ma culture dominicaine est basée sur le mystère, tu ne sais jamais vraiment d'où tu viens, tu ne sais pas qui est qui... Je ne sais pas pourquoi je suis métisse, j'ai peut-être du sang d'esclave ou du sang blanc dans mes veines, qui sait ? Ces origines, ces couleurs, cette croyance, ces mystères se retrouvent dans ma peinture.

Peintures et sculptures : tu réunis pour la première fois de manière muséale l'ensemble de tes travaux. On découvre tes séries plus récentes peintes à l'huile, mais aussi des tableaux abstraits qui rappellent tes compositions des années 1980, dans lesquelles tu intègres et décomposes tes signatures, ce qui est nouveau dans ton travail...

Effectivement, c'est un peu comme si je mixais mes anciens tableaux avec les séries plus récentes des punitions de tags. Dans cette exposition j'essaye d'explorer mon univers de manière profonde, dans son ensemble. Il y aura beaucoup de peinture à l'huile. J'ai galéré pour en arriver là, pour peindre des tags à l'huile sur une toile. Mon travail vient de loin, on y retrouve une dureté qui ne cesse pas dans ma vie. Je porte une tradition, un passé, une rage de m'exprimer, coûte que coûte, peu importe les lois. D'où je viens, la règle c'est marche ou crève. J'espère que ça se ressent dans ma peinture.

Tu utilises la peinture à l'huile de manière non traditionnelle jusqu'à ce qu'elle devienne matière. La matière d'un mur en ruine, la matière de la peinture...

J'ai mis du temps avant de réussir à retrouver mon style et mon énergie avec la peinture à l'huile. Mon atelier, c'est un laboratoire de recherche. Je suis persuadé qu'il y a des couleurs qui n'existent pas, que l'œil ne peut pas voir. Tu crois peut être que je suis fou, mais j'en suis convaincu. Et l'huile a apporté une nouvelle luminosité à mon travail.



Reflecting colors and light, 2014

330 x 150 cm, huile sur toile

Contrairement à beaucoup d'artistes qui utilisent la peinture à l'huile, je ne cherche pas à le faire à l'ancienne comme Rubens ou Rembrandt. Je peins avec la même mentalité que dans les années 1980 quand je jetais des litres de peinture sur les trains, comme si l'argent n'était pas un problème. Je volais ma peinture, surtout l'acrylique puisque les bombes de peinture étaient très surveillées. Encore aujourd'hui, je jette la peinture sur la toile, c'est presque du gaspillage, c'est une peinture de notre époque ! La violence de ces couleurs est aussi joyeuse, c'est du 100 à l'heure, c'est ma vie. Mes tableaux ont longtemps été très plats et graphiques, mais récemment j'ai ajouté beaucoup de textures. J'y vois à la fois les murs des villes, mais aussi la force de la peinture. J'aime toucher mes tableaux avec mes mains, les caresser. J'ai toujours rêvé de faire des peintures pour les aveugles. Des peintures que l'on peut toucher et sentir. J'aime l'odeur de l'huile.



Confussion, 2016
180 x 241 cm, huile sur toile

Un jour tu as dit à la télévision cette phrase: « le futur c'est dans la toile. » Dans les années 1980, ce n'était pas si évident de peindre en atelier pour un artiste issu du Graffiti, c'était parfois mal perçu par les acteurs du milieu qui depuis s'y sont (presque) tous mis. Que réponds-tu à ceux qui pensent aujourd'hui que la toile, et encore plus la peinture à l'huile, appartiennent au passé ?

Il faut comprendre que je faisais des toiles pour des raisons différentes de beaucoup de gens aujourd'hui. Je ne viens pas de la Street mais du métro. Subway Art. Ma génération sortait de la période Civil Rights de Malcom X et Martin Luther King. Il y avait toujours deux classes sociales, même dans ce truc qui s'appelle l'Art, le « monde de l'art » : il y avait celui qui était exposé au MoMa et celui qu'on faisait. Au lieu d'exposer dans les galeries on exposait sur les trains, et ça voyageait. C'est l'histoire de l'art : les avant-gardes sont souvent reconnues après coup. J'ai toujours su que notre génération développait quelque chose de très important, il fallait qu'on garde des traces de notre travail pour que les générations futures voient ce langage que nous avons créé. Bien sûr, au début tout le monde disait que ça devait rester dans la rue, pas sur les toiles, que le Graffiti c'est bien quand c'est éphémère. Mais moi, avec ma démarche et mon éducation, je savais l'importance qu'il y avait à faire des toiles. Dans les années 2000 tout le monde professait que le futur c'était les installations, les ordinateurs, le numérique et que les magasins de peinture allaient fermer. J'avais alors demandé à A-One s'il croyait que le Graffiti était terminé et que la nouvelle génération était arrivée et il m'a répondu que c'était terminé

uniquement quand ça l'était dans ta tête. Ce n'est pas aux autres de me dire si la toile ou l'huile appartiennent au passé, c'est à moi de le décider. Dans mes toiles tu retrouves mon passé, toute cette énergie que j'ai mis dans la rue. C'est un témoignage de la génération d'où je viens, des époques que j'ai traversées avec une génération d'artistes comme Dondi, Rammellzee, Noc 167... Toute notre force ne se résume pas dans une photo ou dans un ordinateur, mais face à nos peintures, sur train ou sur toile. Aujourd'hui, la mode est au Street Art, même si on a encore du mal à entrer par la grande porte dans les institutions. Quand je peins aujourd'hui à l'huile, tu ne peux pas ramener ça à la bombe et à tous les préjugés que les gens peuvent avoir sur cet outil. Il y a souvent des préjugés sur nous, comme cette éternelle question : « est-ce que tu fais toujours des choses dans la rue ? »

Quand on te la pose, l'air de te dire que tu renies tes origines, ou que tu aurais du y rester, tu sais direct que la personne te mets dans une cage.



JonOne
Photo Gwen Le Bras

BIOGRAPHIE DE JONONE

John Andrew Perello alias JonOne est né en 1963 à New York. Il commence le graffiti à la fin des années 70 en écrivant son nom dans la ville et sur les rames de métro. «Ce qui m'a vraiment amené au tag a été de voir les autres peindre des graffitis dans toute la ville»

C'est à cette époque qu'il rencontre A-One qui avait l'habitude de traîner avec Jean-Michel Basquiat. «A-one était le lien entre la rue et le monde de l'art. Il voyageait en Europe et revenait avec beaucoup d'argent, simplement grâce à son art. J'écoutais ses récits de voyages et mes yeux brillaient d'envie», poursuit-il.

En 1984, Jon fonde le groupe 156 All Starz, numéro de sa rue. Il devient alors Jon156 puis JonOne.

En 1985, JonOne commence à peindre sur toile en s'entêtant à reproduire l'élément fondateur de son style : la vision d'une rame de métro graffée engendrant des traînées de couleurs avec la vitesse. Ce qui distingue JonOne des autres artistes graffiti est précisément son attention apportée à l'agitation et au mouvement de la couleur plutôt qu'à la figuration.

La même année, le galeriste Rick Librizzi l'expose à New York.

Suite à l'invitation de Bando, il s'installe à Paris en 1987. La France lui donne alors l'occasion de «poursuivre son enrichissement personnel»

En 1990, JonOne fait la rencontre de Cornette de Saint Cyr qui lui permet de s'installer à l'Hôpital éphémère, squat établi dans l'Hôpital Bretonneau, de 1990 à 1995.

Sa première exposition personnelle, intitulée «*Graffitism*», a lieu en 1990 à la Galerie Gleditsch 45 à Berlin, en Allemagne. S'enchaînent alors des expositions collectives et personnelles dans le monde entier (Tokyo, Monaco, Paris, Genève, New York, Hong Kong, Bruxelles...) de cet artiste dont les toiles sont une explosion de couleurs.

Ses maîtres sont Miró, Kandinsky, Matisse, et les expressionnistes abstraits américains Pollock, de Kooning, Joan Mitchell et Robert Motherwell. D'ailleurs, JonOne se décrit lui-même comme un «peintre graffiti expressionniste abstrait»

SÉLECTION D'EXPOSITIONS

26 juin 2017 – 4 Novembre 2017 – *Mixing the colors*
Hennessy – Cognac

24 août 2016 – 30 septembre 2016 – *Sitting on a Cloud*
DT 32 Concept Gallery – Tel Aviv, Israël

4 janvier 2016 – 29 février 2016 – *Color Flows*
Maison Guerlain – Paris

10 septembre 2015 – 24 octobre 2015 – *Fireworks*
Galerie du jour, agnès b. – Paris

22 mars 2014 – 28 juin 2014 – *Evolution To Oils*
Galerie Rabouan-Moussion – Paris

15 septembre 2011 – 4 mars 2012 – *Hey ! / Modern Art and Pop Culture* – **Halle Saint-Pierre – Paris**

13 mars 2010 – 30 mai 2010 – *Collection 3*
Fondation Salomon / Collection de Claudine et Jean-Marc Salomon – Annecy

7 juillet 2009 – 29 novembre 2009 – *Born in The Street / Né dans la rue* – **Fondation Cartier – Paris**

27 mars 2009 – 26 avril 2009 – *Collection Gallizia – Le Tag*
Grand Palais – Paris

16 mai 2008 – 28 juillet 2008 – *JonOne Miami Beat*
Carol Jazzar – Miami, Etats- Unis

4 mai 2007 – 16 juin 2007 – *Art of Living*
Speerstra Gallery – Bursins, Suisse

2006 – *JonOne live painting and srt jam session* – *Finds*
Art Statement Gallery – Hong Kong, Chine

2003 – *Installation Black Block*
Palais de Tokyo – Paris

28 septembre 2001 – 27 octobre 2001
Exposition collective (André, A-One, BadBC, Futura, JonOne, L'Atlas, Mist, Moze, os Gemeos, O'Clock, Psychoze, Space Invader, Zevs...) – **Galerie du jour agnès b. – Paris**



Sans titre, 2017

95 x 95 cm, bois, plastique, acrylique, aluminium miroité et chrome

17 mars 1996 – 12 mai 1996 – *Paroles Urbaines*
Exposition collective (Hondo, JonOne, Mahon, Mambo, Number 6, Popay, Rcf One, Rico, Sharp, Shuck, Sib, Spirit, Stak., A Plus, Echo, Gee One, Jay One, Mice, Mister E, Mode 2, Peso, Scotty, Time, Zhyne)

La Laiterie – Strasbourg

5 juillet 1991 – 15 septembre 1991 – *Les Ateliers*
(Aurèle, Yan Le Crouhennec, David Franck, Caroline Gambier, JonOne, Nikolaï Ovtchinnikov, Frantz Raux, Grégory Ryan, Eva Siegwald, Jérôme Tournon, Trois Carrés, Julio Villani) – **L'Hôpital Ephémère – Paris**

29 mars 1991 – 29 avril 1991 – *The Bomb Art Exhibition*
Centre Culturel de Nantes / Espace Graslin – Nantes

29 janvier 1991 – 14 mars 1991 – *American Graffiti : A Survey* – Exposition collective (Keith Haring, Jean-Michel Basquiat, Rammellzee, Futura 2000, A-One, Lee Quinones, Crash, Toxic, Phase II, Lady Pink, Koor, Noc 167, JonOne, Daze) – **Liverpool Gallery – Bruxelles, Belgique**

1991 – *Graffiti Art, Artistes américains et français*
1981-1991 – Musée National des Monuments Français – Paris

LISTE DES OEUVRES

1 - Here comes the night times

2014
330 x 150 cm
Huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion

2 - Reflecting colors and light

2014
330 x 150 cm
Huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion

3 - No Conditions

2015
220 x 120 cm
Acrylique et huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion

4 - Sans titre

2011
48 x 50 x 18 cm
Plexiglass, bois, aluminium
Galerie Rabouan Moussion

5 - Sans titre

2011
48 x 50 x 18 cm
Plexiglass, bois, aluminium
Galerie Rabouan Moussion

6 - Sans titre

2011
48 x 50 x 18 cm
Plexiglass, bois, aluminium
Galerie Rabouan Moussion

7 - Confussion

2016
180 x 241 cm
Huile sur toile
Collection Particulière

8 - Close to nothing

2013
218 x 138 cm
Huile sur toile
Collection Particulière

9 - Inter Galactic

2014
100 x 100 cm
Acrylique et huile sur toile
Collection Particulière

10 - Black Holes

2014
100 x 100 cm
Acrylique et huile sur toile
Collection Particulière

11 - 120 light years away

2014
100 x 100 cm
Acrylique et huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion

12 - Excitement

1991
196 x 256 cm
Acrylique sur toile
Collection Particulière

13 - Evolution of handwriting

2013
150 x 120 cm
Acrylique sur toile
Collection Particulière

14 - Whiplash

2016
186 x 210 cm
Huile sur toile
Collection Particulière

15 - Sans titre

2011
300 x 300 cm environ
Bois, aluminium, acier
Collection Privée JonOne

16 - Sans titre

2016
123 x 123 x 33 cm
Plexiglass, led
Collection Privée JonOne

17 - Sans titre

2015
160 x 160 cm
Plexiglass, dibond, bois, led
Collection Privée JonOne

18 - It's Raining Dogs

Fin 1990 début 2000
198 x 230 cm
Acrylique sur toile
Collection Serge Carrasco

19 - The Color of Money

2002
250 x 170 cm
Acrylique Bomb Posca
Collection Agnès b

20 - The Story of the Arts

1992
210 x 135 cm
Acrylique sur toile
Collection Agnès b

21 - Delta Force

2001
204 x 212 cm
Acrylique sur toile
Collection Agnès b

22 - Throwing Codes In Da Air

2017
142 x 205 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

23 - A Feast

2017
154 x 206 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

24 - Gifted

2017
203 x 226 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

25 - *Savages*
2017
150 x 205 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

26 - *Signed To Me*
2017
143 x 196 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

27 - *Stay Down Come Up*
2017
165 x 207 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

28 - *Sans titre*
2017
250 x 180 x 2 cm
Bois teinté
Collection Privée JonOne

29 - *Sans titre*
2017
95 x 95 cm
Bois, plastique, acrylique,
aluminium miroité et chromé
Collection Privée JonOne

30 - *Sans titre*
2017
95 x 95 cm
Bois, plastique, acrylique,
aluminium miroité et chromé
Collection Privée JonOne

31 - *Sans titre*
2017
95 x 95 cm
Bois, plastique, acrylique,
aluminium miroité et chromé
Collection Privée JonOne

32 - *Sans titre*
2017
84,8 x 204 x 10 cm
Plastique, LED
Collection Privée JonOne

33 - *Cactus*
2017
146 x 181 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

34 - *Spiced Out*
2017
150 x 200 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

35 - *Sans Titre - Exposition*
Né dans la rue - Fondation Cartier
2009
600 x 500 x 8 cm
Acrylique sur Toile, acrylique sur
carton, structure en bois
Collection Privée

36 - *Sans Titre*
2012
250 x 165 x 8 cm
Plexiglass mirror, bois, LED
Collection Privée

37 - *50 %*
2017
150 x 205 cm
Acrylique et encre sur toile
Collection Privée JonOne

38 - *Jusqu'à la fin et encore*
2017
120 x 120 cm
Acrylique et pose sur toile
Collection Privée JonOne

39 - *Destiny*
2016
191 x 204 cm
Encore sur toile
Collection Privée JonOne

40 - *Retired*
2016
143 x 200 cm
Acrylique et encre sur toile
Collection Privée JonOne

41 - *15%*
2016
144 x 224 cm
Acrylique et encre sur toile
Collection Privée JonOne

42 - *When Noise turns Into*
Whispers
2016
147 x 205 cm
Encre sur toile
Collection Privée JonOne

43 - *Blue Mountain*
2017
190 x 410 cm
Acrylique sur toile
Galerie Rabouan Moussion

44 - *Merry Go Rounds*
2015
225 x 250 x 250 cm
Bois, metal, plexiglass
Collection Privée JonOne

45 - *Colorful World*
2013
148 x 195 cm
Acrylique sur toile
Collection Particulière

46 - *Lady Venon*
2017
208 x 236 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne

47 - *Color Boost*
2016
170 x 130 cm
Huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion

FONDATION CLÉMENT



© Fondation Clément / Jean-François Gouait

INFORMATIONS PRATIQUES

Horaires

Tous les jours, de 9h à 18h30, dernière entrée à 17h

Accès

Dans le bourg du François prendre la RD 6 en direction du Saint-Esprit. Entrée sur la gauche à deux kilomètres. Les activités de la Fondation Clément sont en accès libre

Renseignements

Tél : 05 96 54 75 51

www.fondation-clement.org

Fondation d'entreprise de GBH, la Fondation Clément occupe une place singulière dans le paysage culturel martiniquais. Installée au sein de l'Habitation Clément, maison de rhum centenaire classée monument historique, elle est active depuis vingt-cinq ans sur le plan patrimonial à travers la sauvegarde et la mise en valeur de l'architecture créole traditionnelle.

La Fondation Clément constitue aussi un support important pour la création plastique et visuelle contemporaine. Grâce à son programme d'expositions, elle a en effet permis à plus de 160 artistes de la Caraïbe de faire rayonner leur diversité, leur dynamisme et leur créativité.

Le site de l'Habitation Clément accueille chaque année plus de 140 000 visiteurs. Ce succès encourage la Fondation à développer son rayonnement et l'extension de ses espaces début 2016 s'inscrit dans ce sens. La Fondation Clément souhaite agir comme une ressource pour les plasticiens issus ou en lien avec la Caraïbe. Elle apporte son soutien à ces artistes qui font la Caraïbe d'aujourd'hui, et qui chaque jour pratiquent l'art contemporain dans ces territoires.

La Fondation soutient aussi des artistes originaires de la Caraïbe vivant et créant partout dans le monde. Elle contribue à animer un milieu professionnel composé de commissaires, de critiques, de scénographes, de médiateurs, de techniciens qui interviennent régulièrement dans la réalisation de ces projets. Enfin, la Fondation Clément, en tant que lieu de diffusion, favorise une plus grande accessibilité des différents publics à la culture.

LES VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



120 light years away
2014
100 x 100 cm
Acrylique et huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion
Photo Xavier Grandsart



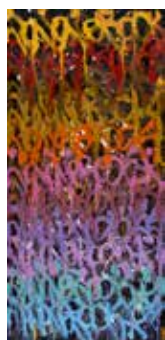
Blue Mountain
2017
190 x 410 cm
Acrylique sur toile
Galerie Rabouan Moussion



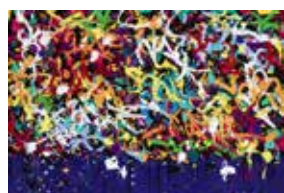
Confussion
2016
180 x 241 cm
Huile sur toile
Collection Particulière
Photo Gwen Le Bras



Sans titre
2015
160 x 160 cm
Plexiglass, dibond, bois, led
Collection Privée JonOne



Reflecting colors and light
2014
330 x 150 cm
Huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion



Throwing Codes In Da Air
2016
142 x 205 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne



Stay Down Come Up
2017
165 x 207 cm
Acrylique sur toile
Collection Privée JonOne



Sans titre
2017
250 x 180 x 2 cm
Bois teinté
Collection Privée JonOne



No Conditions
2015
220 x 120 cm
Acrylique et huile sur toile
Galerie Rabouan Moussion



Sans titre
2017
95 x 95 cm
Bois, plastique, acrylique,
aluminium miroité et chrome
Collection Privée JonOne



Whiplash
2016
186 x 210 cm
Huile sur toile
Collection Particulière
Photo Gwen Le Bras



JonOne
Photo Gwen Le Bras

FONDATION CLÉMENT

CONTACTS PRESSE RÉGIONALE

Marie-Christine Duval,
Agence COMÉCLA
Portable : 06 61 50 98 09
Courriel : mc.duval@comecla.fr

Youly Agasta,
Agence COMÉCLA
Portable : 06 96 27 79 07
Courriel : y.agasta@gmail.com

CONTACT PRESSE NATIONALE

Dimitri Besse
Claudine Colin Communication
Tél : 01 42 72 60 01
Courriel : fondationclement@claudinecolin.com

FONDATION CLÉMENT

www.fondation-clement.org
facebook.com/fondationclement
Tél : 05 96 54 75 51

Régine Bonnaire,
Fondation Clément
Tél : 05 96 54 75 47 / 06 96 22 05 88
Courriel : regine.bonnaire@gbh.fr